



HAL
open science

Langue, pouvoir et politique au regard de la schizophrénie et de la paranoïa

Hubert Guyard, Clément de Guibert

► To cite this version:

Hubert Guyard, Clément de Guibert. Langue, pouvoir et politique au regard de la schizophrénie et de la paranoïa. Histoire du sujet et théorie de la Personne. La rencontre Marcel Gauchet Jean Gagnepain, Presses Universitaires de Rennes, pp.175-190, 2009. hal-01026218

HAL Id: hal-01026218

<https://hal.science/hal-01026218v1>

Submitted on 21 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[Guyard H., de Guibert C. (2009), Langue, pouvoir et politique au regard de la schizophrénie et de la paranoïa, in : Gauchet M., Quentel J.-C. (Eds), *Histoire du sujet et théorie de la Personne. La rencontre Marcel Gauchet — Jean Gagnepain*, Presses Universitaires de Rennes, p.175-190.]

Langue, pouvoir et politique au regard de la schizophrénie et de la paranoïa

Hubert GUYARD et Clément de GUIBERT¹

Introduction

Marcel Gauchet, lors de sa conférence, souligne la convergence entre son approche du politique et le modèle de la Personne proposé par Jean Gagnepain : « *Toutes les sociétés humaines, depuis que nous pouvons nous en former une idée, ont été des sociétés de personnes. Entendons par là d'êtres dotés de présences à eux-mêmes et attribuant la même capacité réfléchie à leurs pareils. Avec la puissance de disposer de soi qui en découle, puissance dont tous sont tenus pour comptables aux yeux de leurs pareils.* » [2]. Et dans son dernier livre, l'auteur fait écho à cette réflexion sur la Personne lorsqu'il tente de comprendre le principe de *la crise de la démocratie* en articulant « la politique » et « le politique » : « *Nous pouvons en reformuler le principe dans cette lumière: il réside en ceci que la poursuite de l'autonomie explicite, au travers de la politique, refoule et nie l'autonomie processuelle, assurée par le politique, dans laquelle elle s'enracine et qui seule peut lui procurer consistance. La tâche des démocraties va être de surmonter ce clivage fatal et de réunir les deux faces; elles vont devoir trouver le moyen de conjoindre la politique délibérante et le politique instituant* » [3]. Nous souhaitons faire écho à cette dernière proposition en interrogeant ce que Jean Gagnepain appelle la clinique de l'aliénation [4], celle du délire et de la responsabilité [1], plus précisément l'opposition de la paranoïa et de la schizophrénie.

¹ LIRL (LAS), Sciences du langage, Université Rennes II.

² Marcel Gauchet, *Personne, Individu, Sujet, Personnalité*, Conférence du 7 novembre 2002, LIRL, Rennes2.

³ Marcel Gauchet, *La condition politique*, Gallimard, 2005, pp. 556-557.

⁴ « Je réserve le terme d'aliénation à la fois à la schizophrénie et à la paranoïa. Ces deux troubles qui représentent à la fois ou la prégnance ou l'abolition de la personne sont traditionnellement liés dans ce qu'on appelle les psychoses. (...) Je restreins précisément schizophrénie et paranoïa à l'aliénation, c'est-à-dire au trouble de la relation à autrui, au trouble de la paternité, au sens symbolique du terme. [Ce sont des] troubles du *munus* ou de la responsabilité sociale. Ou encore, précisément parce que la difficulté porte sur la capacité qu'a ou non l'*Ego* de poser

1. Hypothèses

L'anthropologie clinique pose l'hypothèse que l'existence humaine est le produit du rapport dialectique entre une condition naturelle de sujet, où relation et situation sont assujetties à des contraintes de puissance, ou d'emprise (domination et protection), et une instanciation personnelle où autrui comme soi se définissent mutuellement de manière arbitraire et relative, comme délimitation de pouvoir, ou de responsabilité. Dans le champ psychiatrique, trois cas de figure pathologiques sont envisageables de ce point de vue dialectique : le trouble de la condition naturelle de sujet, dont l'autisme et la psychose infantile (ou dysharmonie d'évolution) pourraient être une conséquence [2] ; le trouble de l'instanciation personnelle, représenté par la paranoïa (et le sado-masochisme) ; et un 3^e cas de figure, la prégnance de l'instanciation personnelle, envisageable dans la schizophrénie [3] (et la paraphrénie).

Réunies traditionnellement sous l'appellation de psychose, la paranoïa et la schizophrénie semblent constituer en même temps des conditions pathologiques opposées du point de vue de la responsabilité et du pouvoir. De manière résumée et descriptive, le paranoïaque est envahissant, procédurier et « interventionniste » ; il délire « en actes » dans le sens de l'exercice ou du combat d'une puissance *effective* (persécution, préjudice, jalousie...) dont il est le sujet dominateur ou dominé. Les ennemis ou les protégés sont connus, identifiés, proches, la relation et la domination effectives lui sont nécessaires. Inversement, le schizophrène est solitaire, retiré, rétif ou étranger à la relation — d'où la qualification initiale d'autisme promulguée par E. Bleuler ; il délire essentiellement « en pensée » dans le sens d'une responsabilité illimitée ou de la lutte contre un pouvoir abstrait transcendant dont il est l'instigateur ou l'objet. Contrairement au premier, les ennemis ou alliés sont abstraits, énigmatiques.

autrui, des troubles de la communication au sens strict du terme. Cela donne à communication son vrai sens, c'est-à-dire un échange de service, un échange de *responsabilité* ou de contribution », Jean Gagnepain, *Aliénation et altération*, Séminaire du 12.01.1984, p.6

¹ Jean Gagnepain, Clinique du délire, clinique de la fabulation, *Psychiatrie française*, 16, 2, 1985, pp. 45-51.

² Clément de Guibert, Laurence Beaud, Différence entre autisme et « psychose infantile » : déficits d'unité vs d'identité de la situation ?, *La Psychiatrie de l'enfant*, 2005, 48, 2, 391-423.

³ Hubert Guyard, Robert Le Borgne, Michel Morin, Frédérique Marseault, Schizophrénie et distribution des compétences. À propos de l'histoire clinique d'un patient, *L'information psychiatrique*, 2004 ; 80 (5), 371-8. Hubert Guyard, Robert Le Borgne, Michel Morin, Frédérique Marseault, Mesure et démesure de l'altérité. A propos d'un cas clinique de schizophrénie, *L'information psychiatrique*, 2006, 82 : 595-604.

Du point de vue de la langue, du parler ou de la doxa, on peut opposer rapidement les deux types de « délire ». Les convictions et propos paranoïaques sont souvent qualifiés de vraisemblables, insérés dans la vie quotidienne et interprétations de faits réels, revendiquant la transparence ; la langue ici est une interprétation visant une emprise subie ou exercée. À l'inverse, le parler et la doxa schizo-phréniques sont souvent qualifiés d'hermétiques, d'immatériels ou d'invraisemblables, le schizo-phrène étant producteur en même temps que victime d'énigmes ; la langue cette fois est un lieu d'étrangeté et d'autonomisation.

Ces descriptions préalables peuvent être reformulées de la manière suivante :

1. « Infirme » d'un rapport démocratique possible, le paranoïaque réalise un pouvoir absolu, dans le sens d'une domination ou d'une puissance. Il se précipite dans une relation d'emprise, envahissante, dans laquelle il aliène autrui, ou s'aliène à lui. Pas de contradiction possible ; persécuteur ou persécuté, il lui faut soumettre ou se démettre, sans compromis. La « distance » à l'autre et à soi n'existe plus ; dès lors, il n'y a plus guère d'espace pour une réelle négociation. La partie à jouer l'emporte et annule la distribution des cartes dont pourtant elle résulte. L'amalgame est à son comble et la poursuite passionnée d'un horizon hégémonique permet, *par contraste*, à la démocratie de se penser normalement comme « politique instituant ».

2. Autre « infirme » de la démocratie, le schizo-phrène réalise également un pouvoir absolu, mais dans un mouvement inverse du paranoïaque, celui du pouvoir et de son arbitraire. Réifiant la contradiction, il se précipite dans une relation de déprise, dans un combat avec un « principe » et pouvoir transcendant, et s'absente de tout rapport d'assujettissement, vécu comme envahissant et persécutif ; il s'autonomise tellement qu'il devient à lui-même son propre autrui, seul auteur d'un monde devenu trop singulier. Ne tenant ses missions que de lui-même, il en redistribue abstraitement les cadres, dans une expérience de plus en plus décontextualisée, systématiquement maintenue hors influence. Il s'agit moins d'abstraction que *d'absence*. L'autonomie est à son comble, et permet, *par contraste*, à la démocratie de se penser normalement comme « politique délibérante ».

2. L'emprise paranoïaque

Nous ne parlerons ici de paranoïa que de façon brève, pour constituer une sorte de contrepoint à l'étude suivante portant sur un cas de schizophrénie. Le « Maître de Sainte-Anne », Valentin Magnan, réédité en 1998 [1], décrit « des délires chroniques à évolution systématique ». Nous

¹ Valentin Magnan, *Le délire chronique à évolution systématique*, Paris Montréal : L'Harmattan, 1998.

résumons ici le quinzième cas [1], particulièrement démonstratif, que nous interprétons comme un cas de paranoïa.

Il s'agit d'un homme de 30 ans. Peu avant son hospitalisation, il se montre au travail d'une humeur triste. Il parle seul, s'enferme dans le bureau, bouleverse des dossiers, rédige des notes malgré les usages, s'exalte et finalement menace ses collègues, faisant le geste de leur couper le cou avec un coupe-papier. On lui prescrit un jour de congé. Il revient le lendemain et fait un tel scandale qu'on le conduit à la Préfecture de Police et à Sainte-Anne. Il refuse son hospitalisation, écrit plusieurs lettres au directeur de l'hôpital dans lesquelles il se plaint d'être mélangé avec des malades « répugnants ». Il dit avoir été maltraité par ses collègues de travail qui l'ont traité d'officier prussien. Ce patient construit un délire d'emprise, sans pouvoir se situer ailleurs qu'au centre de ce scénario persécutif. Sorti de l'hôpital, il entreprend une campagne ardente contre tous ceux dont il a eu à se plaindre. Il envoie alors une série de lettres (a) au procureur de la République, (b) au président de l'Académie de médecine, (c) au ministre de la justice, (d) aux journaux qui publient son histoire sous le titre *crime sans nom*. Il se plaint des médecins des asiles où il a été placé. Il adresse une pétition à la chambre des députés. Celle-ci n'ayant pas eu de suite, il en rédige une seconde, encore plus longue que la précédente. Sept certificats médicaux témoignent de sa pathologie ; il en fait sept preuves de l'odieuse persécution dont il est l'objet. Cette seconde pétition reste également sans suite. Notre patient continue à frapper à d'autres portes. (e) Il s'adresse à la Société protectrice des citoyens contre les abus. Puis (f) au grand chancelier de la Légion d'honneur. Ainsi de suite.

L'observation est caricaturale et date déjà de plus d'un siècle ; mais elle montre que ce patient épuise progressivement la totalité des lieux de pouvoir de la société. Il n'y a aucune division du pouvoir. Il franchit toutes les portes. Il écrit lettres sur lettres. Ce sont des lettres de plus en plus longues, mettant en cause de plus en plus de gens, de plus en plus de faits : « Ça fait tas ! ». Il n'y a plus aucune mesure de l'importance relative des faits incriminés et des institutions sollicitées. Ce patient développe une intrigue globalisante, totalisatrice, que rien ne modifie ni n'arrête. Pas d'échappatoire ; cette intrigue l'a totalement pris, et tous ceux que sa conviction peut entraîner avec lui. Son point de vue ne peut être que partagé par tous, d'emblée, sans négociation. Dès lors, tous ceux qui ne sont pas « avec » lui sont « contre » lui ; il n'y a qu'une seule partie et l'antagonisme des protagonistes est poussé à l'extrême.

Ce patient réalise ce qui nous apparaît comme un antagonisme sans autonomie ; le paranoïaque réalise un rapport naturel d'emprise, de protection et de domination, et la relation est réduite à une influence totalisante, à un exercice de puissance, parce que privée d'autonomie, de répartition relative (négative) du pouvoir, de la responsabilité.

¹ Valentin Magnan , op.cit., p. 92 et suivantes.

3. La déprise schizophrénique.

Le livre de Louis Wolfson [1] n'a, sans doute, pas fini d'interroger l'anthropologie, que cette dernière soit d'inspiration sociologique, psychopathologique ou encore linguistique. Cet ouvrage, déjà ancien, a influencé les réflexions psychopathologiques des années 68 et suivantes ; il a constitué une référence sans doute connue et partagée par beaucoup d'intellectuels de cette époque [2], y compris hors du champ clinique proprement dit. En revanche, on peut penser que cette référence est aujourd'hui moins présente sur la scène intellectuelle. Il nous a donc paru intéressant de revenir sur ce document, historiquement daté, à la lumière des hypothèses de l'anthropologie clinique.

L'auteur, d'origine américaine, se reconnaît lui-même schizophrène et signe un ouvrage, volontairement écrit en français, portant sur un long travail d'altération — ou de destruction — de la langue maternelle, ici l'anglais. La langue maternelle est d'une part nécessaire et omniprésente, au centre des fonctions de survie, la nourriture entre autres, et d'autre part éprouvée comme particulièrement pesante, envahissante, source d'un grand malaise.

3.1. *Se déprendre de la langue maternelle*

3.1.1. *Une opération explicitement revendiquée*

Selon une formule bien connue de Luce Irigaray, *le langage n'est pas neutre*. Dans un premier temps, on peut suivre les dires de l'auteur lui-même et prendre en compte ce qu'il énonce explicitement de son long combat contre la voix maternelle, exagérément forte et criarde d'une part, trop pleine de mots anglais d'autre part :

« Cette approche tapageuse contrastait fortement avec les temps fréquents où elle s'approchait de la porte du cabinet de son fils sans qu'il pût en écouter le moindre bruit et ouvrait ladite porte très vite, maintes fois avant qu'il ne pût se boucher les oreilles, le plus souvent en disant quelque chose lui semblant bien inutile, c'est-à-dire commençant à crier très fort et à ouvrir la porte en même temps, comme pour triompher sur lui, pensait-il, en le faisant souffrir et peut-être souffrir de ses paroles anglaises ». Wolfson, (p.44)

Les mots de la langue anglaise sont ceux que profère sa mère dont *il dépend* — c'est sa mère qui, par exemple, prend à chaque fois l'initiative de ses internements psychiatriques. Ces mots sont également ceux qui figurent sur les sacs d'alimentation, ou sur les emballages des aliments *achetés par sa mère* ; ce sont donc des mots qui ne sont pas neutres mais

¹ Louis Wolfson, *Le schizo et les langues*, Gallimard, 1970.

² Le livre est préfacé par Gilles Deleuze.

des mots qui s'insinuent en lui et lui font violence ; ces mots lui occasionnent des « ennuis » et « lui font mal » :

« La mère du schizophrène (...) ne lui portait qu'un contenant à la fois dans le cabinet de travail où il était assis devant son grand bureau d'acajou et elle l'agitait devant son visage, à lui, dirigé vers le livre qu'il lisait au moment tout en ayant chaque oreille bouchée d'un doigt pour ne pas écouter sa mère si elle parlerait en l'idiome douloureux à lui; la mère agitant la nourriture devant le fils, soit jusqu'à ce qu'il tournait les yeux fixés sur son livre exotique vers le mets exquis, soit jusqu'à ce que son bras, à elle, devenait fatigué, ce qui, d'ailleurs, n'arrivait pas rarement ». (Wolfson, p.43)

Ces mots douloureux, qui cristallisent sa dépendance vis-à-vis de sa mère, sont donc précisément ceux que Louis Wolfson va chercher à éliminer en les traduisant en de multiples mots étrangers. À noter qu'une seule traduction ne lui suffit pas. Il lui faut convoquer un maximum de données étrangères pour mettre à distance le mot maternel incriminé. Celui-ci reste donc finalement très présent, mais en creux, dans l'hétérogénéité même de ses traductions :

« ... Il essayait de développer des moyens d'en convertir les mots presque instantanément (spécialement, certains qu'il trouvait très ennuyants) en des mots étrangers chaque fois après que ceux-là pénétreraient à sa conscience en dépit de ses efforts de ne pas les percevoir. Cela pour qu'il pût s'imaginer en quelque sorte qu'on ne lui parlât pas cette maudite langue, sa langue maternelle, l'anglais. En effet il nourrissait des réactions parfois aiguës qui le lui faisaient même douloureux que de l'écouter sans qu'il pût vite en convertir les vocables en des mots pour lui étrangers ou en détruire en esprit d'une manière constructive, pour ainsi dire, les vocables qu'il venait d'écouter de cette sacrée langue, l'anglais! ». (Wolfson, p.33)

Plus largement, c'est sur la personne non consciente d'elle-même et de son histoire que se focalise Louis Wolfson. Celui-ci « n'a pas seulement identifié le déracinement qu'est l'émigration ; il reproche à ces émigrants (à sa mère qui a oublié russe et yiddish, à son père qui rejette le russe) d'avoir coupé avec ce qui était avant l'émigration, et qui était leur histoire, à laquelle lui-même aurait dû avoir part » [1].

3.1.2. Une traduction en cache toujours une autre

Wolfson choisit, par exemple, de traduire « vegetable oil », expression écrite qui figure sur les sacs de provision apportés par sa mère. Ces mots sont des « mots pièges » parce qu'il ne peut, en effet, ni se passer de nourriture — il avoue son attirance pour le contenu de ses sacs de

¹ Judit Milner, Langue et folie, *Change*, n°32/33, 1977, p. 158.

provision —, ni supporter l'emprise maternelle :

« Ainsi, son appétit, son hypocondrie au sujet de sa pression artérielle, son besoin compulsif d'éviter les mots anglais ou du moins de les changer instantanément en mots étrangers ayant à la fois un sens et un son similaires au mot correspondant en anglais, sa psychose en général contraignaient le malade mental à prendre de fortes mesures pour se débarrasser et pour pouvoir se débarrasser à l'instant de l'embêtant vocable anglais signifiant abréviation aussi bien que graisse (à pâtisserie), même s'il lui faudrait doubler en quelque sorte, même tripler préalablement, la première consonne (le son eh) et ainsi créer pour un instant la monstruosité : shshshortening (c'est-à-dire ayant une longue initiale, prononcée chchch), pour pouvoir enfin vraiment démembrer le vocable anglais, maintenant sans joute hideux en vérité, et l'anéantir », (Wolfson p.54).

Wolfson altère le mot anglais jusqu'à obtenir un « conglomérat de signifiants de plusieurs langues qui respecte une homophonie partielle¹ ».

3.2. Se dépendre d'un savoir reçu

3.2.1. Un nouveau savoir.

C'est ici sur la construction d'un domaine clos de compétence linguistique que nous voulons insister. Louis Wolfson convoque *des fragments* du savoir linguistique reçu de l'Université, lui-même essentiellement de nature étymologique, afin de reconstruire, tel un *patchwork*, un nouveau savoir dont il est alors le seul à contrôler la clôture ou la composition. Le propos *traductologique* se transforme alors en un exposé savant avec une mise en perspective de plusieurs raisonnements linguistiques possibles², dont le premier, toujours moins fouillé que le second, vient asseoir le déroulement d'une véritable démonstration. Le propos est nettement argumentatif et peut se comprendre comme un passage à la limite de la dissertation. Cette dissertation n'est pas faite pour être reprise et se trouve d'emblée hors de toute négociation ; elle devient une sorte d'absolu. Plusieurs chapitres se suivent et se ressemblent, sans progression particulière, sans qu'un chapitre soit repris par un autre. Si la démarche chemine normalement des lieux communs vers la proposition d'un nouveau savoir, ce dernier n'est pas dit pour être repris et transformé. Louis occupe la position du professeur, maître de son domaine. Cette compétence isolée, séparée, indépendante, reste abstraite, vide de tout emploi effectif. Louis est un professeur sans étudiants, ou plus exactement

¹ Bernard Mary, Cryptogrammes du réel chez Louis Wolfson, in *Bulletin de l'école freudienne*, n°42, Juin1993, p.52.

² Michèle Aquien, Les traductions de Louis Wolfson, in *Altérations, créations dans la langue : les langues dépravées*, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2001, pp. 57-68.

Louis est à la fois professeur et étudiant [1]. Il s'agit d'un savoir fermé sur lui-même, hors de toute prise ou de toute communication effective.

3.2.2. *Un style d'auteur*

S'exprimant en français, dans une langue où les emprunts américains se redoublent d'accent yiddish, Louis Wolfson invente une manière d'écrire qui lui propre ; il se donne un style et se constitue comme auteur [2]. Il se déprend de la façon commune d'écrire et instaure une néologie [3]. C'est en ce sens que nous considérons son *maniérisme*. Il s'agit finalement du passage à la limite du langage savant :

« Or, le monde contenant, heureusement et logiquement, à moitié des femmes, ce mot anglais qui les symbolise, c'est-à-dire ladies, causait des ennuis au psychotique presque partout pendant les rares fois qu'il se trouvait hors de la maison de sa mère, ayant osé, malgré son triste état d'aliénation, sortir dans le monde où, lui semblait-il, on pouvait à un moment quelconque dire à n'importe quelle femme passante : « Madame! ». Il même craignait parfois, étant au dehors, d'avoir besoin d'uriner ou d'aller à la selle, car il lui faudrait lire l'inscription à la porte du lieu d'aisances et il y aurait alors une bonne possibilité que ce mot ladies lui frapperait les yeux, l'entrée au lieu pour les hommes étant de même apparence que celle au lieu pour les femmes, du moins dans beaucoup d'établissements ». (Wolfson, p.60)

On note la longueur des phrases, l'utilisation du style indirect, le grand nombre d'incises, l'accumulation d'adverbes (heureusement et logiquement), des reprises de définition (c'est-à-dire, du moins, même), des prépositions (or, malgré, car), etc... Soit tout un ensemble de surcharges argumentatives qui singularise le style de l'auteur et en fait un monument de pédanterie.

¹ Le schizophrène « devient à lui-même son propre autrui. Il est en quelque sorte seul au monde, tellement seul qu'il n'est pas non plus là, puisqu'il n'offre à voir qu'une sorte de grand vide, d'absence radicale. Il ne peut se soumettre à l'épreuve d'aucune confrontation et donc d'aucune négociation ; il n'entre pas dans un processus d'identification. Il ne fait que s'abstraire, que s'évader de toute situation dans laquelle son être pourrait être amené à s'investir » : Jean-Claude Quentel, La Paternité en question. A propos d'un cas de paranoïa, *Tétralogiques*, n°12, PUR2, 1999, p.123.

² M. Walter et P. Dejean, *Louis Wolfson : un psychotique en quête d'auteur*, Nervure, T. VII, le cabinet de lecture N

³ ... en même temps qu'une néographie : « L'auteur, s'il avait été laissé libre d'agir aurait omis, tous les *u* serviles suivant *q* (donc *qu*, *q'il*, *qi...*) et, accessoirement, aurait mis, peut-être plutôt par bizarrerie, *sqizofrène*, et non *skizofrène* qui causerait moins de déplacement dans le dictionnaire... » (Wolfson, p260)

3.3. *Se déprendre du soin psychiatrique*

Enfin, nous considérons l'ensemble de l'ouvrage comme un exposé savant de sa propre schizophrénie, introduisant une distance ironique entre lui et son propos. L'exposé se construit selon un style quasi professionnel. Louis semble occuper à la fois la position du patient et celle du psychiatre. L'utilisation massive de l'impersonnel (Cf. *L'étudiant en langue schizophrénique* en parlant de lui-même) renforce cette mise à distance de sa propre pathologie.

« leur fils schizophrénique »

« la mère du schizophrène »

« elle montrait à son fils aliéné »

« l'étudiant schizophrénique lisait »

« le schizophrène s'imaginait »

« quelquefois l'aliéné sentait l'obsession »

« l'étudiant de langue schizophrénique pensant »

« le jeune homme schizophrénique »

Louis se fait à la fois soignant et soigné, et là encore s'enferme dans un monde autosuffisant.

C'est dans ce sens que nous envisageons la composition du livre, depuis sa présentation jusqu'à son épilogue. Le premier chapitre expose, non sans malice [1], le savoir médical « reçu ».

« Le jeune homme avait été dans beaucoup d'hôpitaux d'aliénés, presque toutes les fois son transport, sinon aussi son admission automatique, ayant été arrangé préalablement et à son insu par sa mère, comme très souvent on le fait d'une telle manière sournoise avec les gens que les psychiatres jugent ou du moins disent malades. En ce cas le diagnostic avait été la schizophrénie, terme emprunté au grec et qui veut dire étymologiquement esprit fendu. Sa mère tenait en effet le rôle déterminant et définitif dans les décisions importantes de l'hospitaliser ou non. Son père, d'après ses propres mots, n'aurait jamais fait appel à ces méthodes de contrainte, et son beau-père n'en avait peut-être ni le droit légal, ni même le droit moral ». (Wolfson, p.29)

C'est sous cet angle qu'il convient de lire l'ensemble des termes qui font référence à la schizophrénie et, en fin d'ouvrage, à la folie. A l'académisme d'un discours médical ponctuellement récité, répondent des envolées sur la santé, la douleur, la souffrance : « Mais il faudrait mentionner que son tracass, sans doute le plus fort, bien récent, également une angoisse de conscience pour ainsi dire, ajouté naturellement à d'autres et, lui aussi, provoquent, souvent chez lui de la stupéfaction, parfois même du masochisme (asexuel en apparence), est sa préoccupation obsédante avec la question de la moralité de se faire confortable, en particulier

¹ « Le personnage [de la mère] paraît extrait d'un traité de clinique psychanalytique décrivant la-mère-du-schizophrène ». Piera Castoriadis-Aulagnier, *Le sens perdu* (ou le "schizo et la signification"), *Topique* N°7-8, 1972, p.63.

physiquement, de plus ou moins se jouir de la vie, même de vivre sans la douleur, tout au moins sans s'être assuré préalablement que n'importe quelle souffrance est supportable ! » (Wolfson, p.248)

3.4. En résumé

Louis Wolfson se crée un domaine autonome de compétence. Il cherche à « *se réapproprier un savoir sur soi et sur les choses, se réintroduire dans le monde de la signification grâce à l'acquisition autonome d'une connaissance qui devienne son bien inaliénable, libéré du droit de regard ou des droits d'auteur de qui que ce soit* » [1]. Le schizophrène va au bout d'une exigence d'autonomie ; il semble donc figer la fracture, la dissociation, l'indépendance. Il lui faut pourtant renouer le contact. Il n'y parvient qu'au terme d'une construction délirante, apragmatique et immotivée [2]. C'est alors, nous semble-t-il, qu'on peut parler d'un mouvement de guérison [3], ou plus exactement, d'un mouvement de retour vers une communication possible mais abstraite, une communication restreinte, figée ou scellée, constamment *décalée*, c'est-à-dire systématiquement maintenue *hors influence*. « *La situation psychotique détruit les protections transcendantales, révèle l'énergie sauvage derrière toute production intellectuelle. Elle retourne les catégories confortables et parle du concret le plus phénoménal, le plus anecdotique, comme d'une abstraction. Ce garçon, qui ne peut dire « je » transforme son moi d'énoncé en « sujet animé humain », comme un syntacticien ou comme un philosophe ; il s'abstrait donc, et s'enfuit, mais par une lutte serrée, transperce ce sujet cartésien et se fait contre lui, par le Verbe* » [4]. L'excès de dissociation s'inverse en une décontextualisation de la situation d'interlocution. Pas de données précises, localisables, datables. Tout est mis à distance, dans un usage hors influence ; celui-ci est le résultat d'une dynamique épuisante, parce qu'elle est remise en cause à chaque fois qu'un nouvel événement vient modifier l'ordonnancement ponctuel du quotidien. Le schizophrène est ainsi en *contre-dépendance* de son cadre de vie ; il lui faut à chaque fois s'autonomiser ou s'abstraire. « *Renforçant le bannissement de la personne dite première, le tabou sur les noms propres. Celui de Louis Wolfson n'apparaît qu'une fois, sur la couverture, et c'est l'éditeur qui a dû l'y mettre. Ni le protagoniste de cette histoire, ni ses comparses n'ont de patronyme ou de prénom. Les villes mêmes sont*

¹ Piera Castoriadis-Aulagnier, Le sens perdu (ou le "schizo et la signification"), *Topique* N°7-8, 1972, p.55.

² Hubert Guyard et al., Mesure et démesure de l'altérité. À propos d'un cas clinique de schizophrénie, *L'information psychiatrique*, *op.cit.*.

³ Sigmund Freud. « "Ce que nous prenons pour une production morbide, la formation du délire, est en réalité une tentative de guérison, une reconstruction » in *Cinq Psychanalyses, Le cas Schreber*, p. 315.

⁴ Alain Rey, Le schizolexe, *Critique*, Août-Septembre 1970, p.677.

anonymes. Des initiales détachées et des étoiles (abstractions de graphèmes) remplacent tous les noms de personnes. Les syntagmes nominaux sujets sont formés de pronom (il, elle) ou d'un nom commun : le beau-père du psychotique, la jeune et très jolie fille de joie, les deux frères francophones... » [1].

La génitalité — et les rapports d'influence qui la caractérisent, que peut, par exemple, résumer la notion de « situation » — est toujours omniprésente, mais en creux pourrait-on dire, visible dans l'effort même du schizophrène pour s'en déprendre. « *Tel est le trouble du schizophrène : de ne pouvoir réinvestir dans la réalité de la situation, c'est-à-dire en communiquant avec une autre partie, le rôle dans lequel il se prend, dont il devient l'objet, et le monde avec lui* » [2].

À l'inverse du paranoïaque, le schizophrène nous semble donc réaliser une autonomie sans antagonisme et « n'existe que de ne pas exister ». En d'autres termes, le schizophrène pousse au paroxysme la capacité à se diviser dont parle Marcel Gauchet : « *Au cœur de ce qui rend l'humain-social possible, il y a cette très énigmatique capacité de division d'avec soi comme d'avec le non-soi, toujours la même, structurellement parlant, qu'il s'agisse de pouvoir, de conscience ou de travail* » [3]. Le schizophrène constitue donc une réification pathologique de la division sociale ; chez Louis Wolfson « *Le vocabulaire de l'écart, de la disjonction, de la rupture (fêlé, écartement, disjoignant en une page) est assez notable...* » [4].

4. Ethnique et politique

Pas de pont à franchir sans une mesure du fossé... Plus il y a ethniquement *autonomie* et plus il y a politiquement de *délégation* ou de *mission contractuellement cadrée*. La mission, comme espace négocié de responsabilité politique, est fonction de l'autonomie dont elle procède. La mission procède d'une (re)distribution des rôles, toujours virtuellement contestable, mais au moins ponctuellement acceptée. C'est cette distribution que la clinique des psychoses interroge, soit par défaut dans la paranoïa, soit par excès dans la schizophrénie.

La mission du paranoïaque perd son cadre contractuellement délimité et devient sans limite ; le paranoïaque s'inscrit dans le pouvoir reçu, mais faute d'en délimiter les frontières, il se lance dans la « mêlée » et s'y englué, incapable de s'en abstraire. Il se trouve ainsi aliéné, c'est-à-dire *pris*, dans le jeu d'un antagonisme ou d'un affrontement qu'il ne maîtrise plus et qui le dépasse.

¹ Alain Rey, Op. Cit., p.679.

² Jean-Luc Brackelaire, *La Personne et la Société, Principes et changements de l'identité et de la responsabilité*, De Boeck, Coll. Raisonances, 1995, p.226.

³ Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, Gallimard, 1985, p.239.

⁴ Alain Rey, Op. Cit. p. 683.

C'est, en quelque sorte, la manière *fusionnelle* de résoudre la mesure de la responsabilité : l'éteindre en visant une relation d'emprise totale... On peut, ici reprendre le propos de Gladys Swain [1] : « *Dans le délire, le sujet se voit fermer la possibilité d'occuper à l'égard de lui-même ce point de vue tiers d'où il se différencie de lui-même, d'où, se regardant en quelque façon, comme un autre, il se déprend sans cesse de ce qui l'occupe, et dispose de ses pensées tout en s'en dégageant. Il cesse d'être sujet de ses pensées, faute de pouvoir se faire autre que ses pensées, faute de les tenir pour lui, à distance d'elles* ».

À l'inverse du paranoïaque, le schizophrène réifie la distance, la fracture [2]. Louis Wolfson, comme nombre de schizophrènes, néologise [3] ; il réifie le nom propre (opposable au nom reçu ou au nom maternel), en même temps que le savoir propre (opposable au savoir reçu, c'est-à-dire à la linguistique académique de son époque). Il vit intensément le processus de division sociale et ne peut que difficilement renouer avec lui-même comme avec les autres. Plus exactement, en même temps qu'il refuse de rentrer dans une distribution des rôles dont il ne serait pas l'auteur, il tend à construire une néo-distribution des compétences et à la faire partager autant que possible.

Autonome à l'excès, il ne tient plus sa mission que de lui-même, faute de pouvoir la partager. Le schizophrène se maintient « au-dessus de la mêlée » et renonce ainsi à influencer politiquement la chose publique. Il se construit une mission *hors influence* et réalise ainsi la manière *autolytique* de résoudre le problème de la responsabilité : la restreindre en visant une indépendance radicale.

Cette dialectique « ethnico-politique » suppose trois temps. (A) Le premier temps correspond au processus de domination / protection, d'emprise ou d'influence – ou génitalité, ce qui lie par exemple naturellement le géniteur au petit. (B) Le second temps, spécifiquement culturel, correspond à un mouvement de *négativité structurale*, plus précisément à une distribution des compétences en domaines autonomes ou indépendants. C'est ce mouvement ethnique de « division sociale » qui s'hypertrophie chez le schizophrène et qui s'effondre chez le paranoïaque. (C) Le troisième temps constitue une négation de cette autonomie, c'est-à-dire à un retour politique, ou contractuel [4], à la communication. Cette

¹ Gladys Swain, *Dialogue avec l'insensé*, Gallimard, 1994, p. 57.

² « *Se crispier sur la singularité de façon autolytique, c'est réifier le pôle ethnique, la prise, la divergence jusqu'à la schizophrénie* », Regnier Pirard, *L'insoutenable légèreté de l'être dans l'existence psychotique*, *Anthropies*, De Boeck, 1991, p. 131.

³ Hubert Guyard et al, *Schizophrénie et distribution des compétences : à propos de l'histoire clinique d'un patient*, *op.cit.*

⁴ « *Politiquement, nous tentons en effet d'établir un contrat avec une autre partie. Et cela consiste à réorganiser les rôles en fonction de la situation, autrement dit, à*

politique contractuelle, chez le schizophrène, devient délirante, apragmatique, immotivée parce qu'elle est soumise à la nécessité de se situer hors de toute influence, d'être « un corps sans organe » [1]. C'est à cette condition qu'il peut tenter de renouer avec lui-même et retrouver une certaine paix. Par contre, cette politique contractuelle se réduit comme peau de chagrin chez le paranoïaque, parce qu'il n'y a plus aucune contradiction à dépasser, juste un simple rapport de force.

5. De la dialectique ethno-politique au « politique »

L'anthropologie clinique cherche le fonctionnement de la responsabilité sociale à travers ses dysfonctionnements cliniquement observables ; elle n'y parvient qu'en faisant l'hypothèse d'une dialectique ethno-politique.

Marcel Gauchet, par d'autres moyens, nous paraît rechercher un invariant du même type, qu'il nomme « le politique » : « *L'humanité est politique en ceci qu'elle se présente toujours et partout sous l'aspect d'une pluralité de communautés processuellement autonomes — Le politique est l'organisation de cette discontinuité des unités humaines* » [2]. Quelle est cette organisation ? Il y a un certain écho entre les trois « temps » de la dialectique, précédemment exposés, et les trois « voies » proposées par Marcel Gauchet permettant de caractériser le politique : « *Le politique consiste proprement dans les voies par lesquelles passe cette autonomie en acte, ou, si l'on veut encore, dans le système des médiations qui mettent une communauté en relation avec elle-même et la rendent capable de s'instituer — Les médiations constituantes semblent se ramener à trois : le pouvoir, le conflit, la norme. Le pouvoir, ou l'extériorité d'un seul dont la parole vaut pour tous ; le conflit, ou la mise en question de ce qui vaut pour tous ; la norme ou le devoir-être qui crée du commun en s'imposant identiquement à tous. Telles sont les trois dimensions irréductibles et spécifiques qui font que les communautés humaines, à la différence des sociétés animales, possèdent la disposition pratique d'elles-mêmes, se réfléchissent en acte et se gouvernent processuellement* » [3]. Essayons de

les redistribuer entre les deux parties. Chacune d'elles est une, quel que soit le nombre de rôles qu'elle contient, et elle n'est ce qu'elle est que de s'articuler contractuellement avec l'autre. Collaborer, c'est ainsi restructurer l'ensemble des rôles qui composent la scène autour du contrat que nous déterminons avec une autre partie », Jean-Luc Brackelaire, *La personne et la société*, op.cit., p.223.

¹ « *L'homme est malade parce qu'il est mal construit. (...) Mais il n'y a rien de plus inutile qu'un organe. Lorsque vous lui aurez fait un corps sans organes — Alors vous l'aurez délivré de tous ses automatismes — Et rendu à sa véritable liberté. — Alors vous lui apprendrez à danser à l'envers — Comme dans le délire des bals musettes — Et cet envers sera son véritable endroit* », Antonin Artaud, *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, Œuvres complètes t.XIII, Paris, Gallimard, 1974, p.104.

² Marcel Gauchet, *La condition politique*, Gallimard, 2005, p.555

³ Marcel Gauchet, *Id*, p.556

jeter un pont entre ces propositions et le modèle de l'anthropologie clinique.

Première « voie » : le pouvoir reçu, nommé ci-dessus puissance, emprise ou influence. Il est celui de l'enfant irresponsable, encore placé sous l'autorité de ses parents. C'est le pouvoir du monde maternel, c'est-à-dire d'un pouvoir absolu, non relativisable. Chez l'enfant, il n'y a pas d'autonomie possible, et donc pas véritablement de contrat.

Seconde « voie » : le conflit, c'est-à-dire l'accès à l'autonomie ou encore à la responsabilité « propre ». Celle-ci suppose une rupture avec le monde maternel. En cela, le conflit est socialement et personnellement fondateur ; il permet à chacun de s'instituer. Pas d'accès à l'âge adulte sans crise d'adolescence. Ce moment de rupture rend compte de l'altération que le pouvoir maternel, ou le pouvoir reçu, va subir ; c'est par ce travail d'altération (néo-distribution des compétences) que l'homme prend possession d'un monde dont il est l'auteur ou le responsable.

Troisième « voie » : la norme, c'est-à-dire la sortie du conflit ou la restauration du consensus. Il s'agit d'un consensus politique plus ou moins partagé, surtout négocié. Le « retour » au consensus suppose en effet davantage un dépassement du conflit que sa disparition. « *La réflexion sur le politique débouche ainsi, en dernier ressort, sur une anthropologie transcendantale plus vaste, dont elle ne représente qu'un volet* » [1].

Conclusion

À l'individuel et au collectif, qui n'ont finalement d'autres réalités que pathologiques, répondent, chez l'homme sain, la tension contradictoire d'une singularité instituante et d'une universalité délibérante. À distance aussi bien de l'emprise paranoïaque que de la déprise schizophrénique, l'homme responsable *mesure* sa mission politique, ni de façon fusionnelle, ni de façon autolytique ; il s'approprie « une part » de responsabilité sans renoncer politiquement à la faire accepter ; il n'y parvient qu'en faisant contrat, qu'en mesurant l'étendue d'un compromis nécessaire, l'étendue d'une contribution socialement reconnue. La mesure de l'autonomie se retrouve dans la mesure de la mission. Autonomie ethnique et mission politique ne sont pas deux réalités indépendantes, mais une seule réalité contradictoire, dialectiquement articulée ; seule la pathologie réalise, par défaut ou par excès, l'arrêt de cette dialectique. « *Nous passons notre temps à créer des différences qu'il nous faut partager. Voilà la dialectique* » [2]. À la démesure de la pathologie répond la mesure du contrat social de l'homme responsable. C'est donc l'idée d'analyse et de mesure qui nous paraît constituer le bénéfice des études cliniques. Chacun n'existe que de s'autonomiser, mais cette autonomie, relative, se

¹ Marcel Gauchet, *Id*, p.557.

² Jean Gagnepain, Leçons d'introduction à la médiation, *Anthropologiques 5*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 1994, p.147

réaménagement, se conteste contractuellement, toujours en quête d'une reconnaissance sociale. Seule la clinique réalise, par réification pathologique, l'opposition de l'individuel et du collectif. Chez le normal, on observe une tension, mesurable, entre deux mouvements inverses l'un de l'autre ; la singularité (par institution ou division sociale) et l'universalité (par délibération et dépassement des divergences).